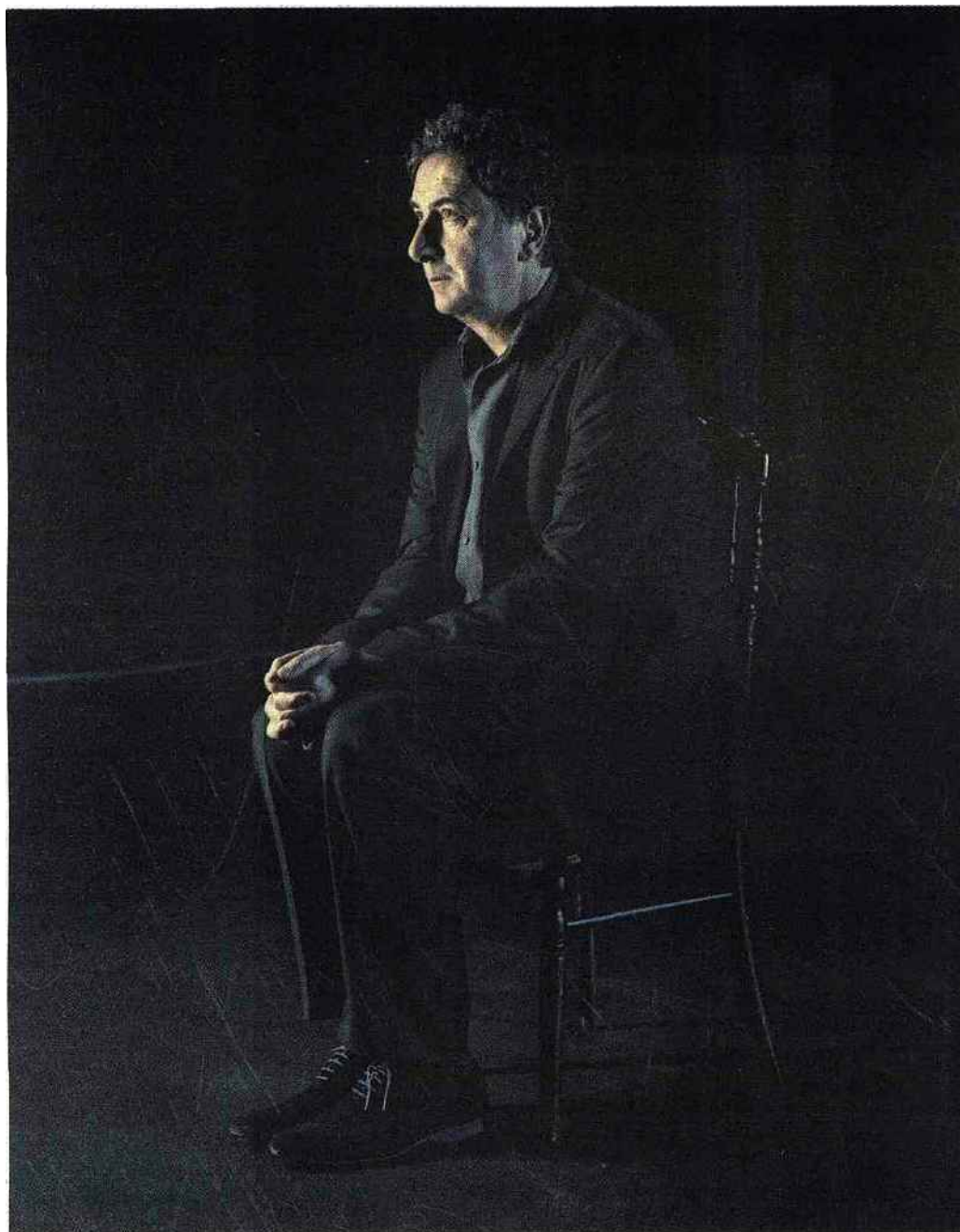




PORTRAIT FRANÇOIS MOREL



Copain de Cabu et Charb, cet acteur comique sensible, ancien Deschiens, sait attaquer sans cynisme.

Ni bête ni méchant



Par **CORDÉLIA BONAL**
Photo **YANN RABANIER**

Nous sommes lundi. Si vous pouvez lire cette page, c'est que la fin du monde n'a pas eu lieu. Ce petit galopin de Morel nous aurait-il empapaouté? Dans son spectacle, qu'il joue ce mois-ci à Paris, il annonce «*la fin du monde pour dimanche*». Ne pas prendre trop au sérieux ce garçon. Lui-même l'évite autant que possible. Ses phrases démarrent sérieusement et, d'un coup, ça s'envole comme une bulle de savon. Quelqu'un qui a incarné Rantanplan, le chien le plus stupide de l'Ouest, dans la série animée du même nom, a forcément un peu de distance sur lui-même. Morel, homme flou de 56 ans au sourcil circonflexe et œil qui plisse, est un peu comédien, un peu humoriste, un peu chroniqueur radio, un peu chanteur, un peu écrivain. Il a publié à l'automne un livre au titre anti-Goncourt au possible, *Meuh!* L'histoire d'un ado qui se transforme en vache. Puisqu'il est souvent chez lui question d'animaux, il nous pardonnera ce portrait bestiaire.

L'huitre. A un moment, dans son spectacle, il campe un homme qui tombe raide dingue d'une fine de claire. C'est le grand amour. A la longue, il se lasse. Rupture. «*Je ne sais plus*

si c'est elle ou moi qui a pris la décision.» Du pur Morel. Du poético-absurde moins fait pour plier en deux que pour toucher au cœur. Morel, c'est l'humour gentil. Ça l'agace qu'on dise ça, alors il prétend être une «*peau de vache*». Pas du tout. Morel rit avec, plutôt que contre, c'est l'anti-Gaspard Proust, zéro cynisme, c'est hors temps, un peu désuet, ça repose et ça rassure. Il est de l'école d'un Devos, d'un Dubillard, d'un Vialatte, sans être aucun des trois. Parfois c'est drôle, parfois pas. Il n'a pas l'obsession de faire rire. «*Si je peux faire en sorte que le spectateur se sente plus léger en repartant qu'en arrivant, c'est déjà pas mal. J'essaie d'entraîner le public dans une émotion, une histoire, un imaginaire.*» Un soir, un spectateur est venu lui dire que cette histoire d'huitre, c'était exactement ce qu'il avait vécu avec sa femme.

Les lions. Début octobre, Charb et Cabu étaient montés avec lui sur scène, à Châlons-en-Champagne (Marne). Morel chantait les titres de son spectacle *le Soir, des lions...* les deux de *Charlie* caricaturaient en direct. Une soirée «*formidable, farceuse et chaleureuse*». Trois mois plus tard, la nuit est tombée sur le 7 janvier, les lions étaient morts. Ou bien était-ce les agneaux. «*Quelle gueule de bois! Pendant des jours, je n'ai pas réussi pas à me dire autre chose que: "Ils ont tué Cabu." Lui qui était tellement le contraire de la guerre.*» Et puis, il a vu



revenir le rire par petites touches et il a soufflé dessus pour raviver la braise. Il en a fait un texte pour le *Monde*: «Le rire pour ne pas mourir.» «*Pour ne pas baisser les bras. Pour se battre contre l'obscurantisme, la bigoterie, la connerie.*» Pour une fois, il était sérieux. Son ami et ex-Deschiens, Olivier Broche: «*Ce n'était pas non plus un appel au rire pour le rire. Il ne cautionne pas la dérision systématique, le deuxième degré télé. Pour lui, le rire doit dire des choses.*»

Les vaches. Celles de sa Normandie. Le pur beurre, les clochers, les nappes à carreaux et boules à neige qu'on retourne. La Normandie de Bourvil, avec qui Morel a en commun d'être un faux naïf au physique de guichetier des PTT. François Morel a grandi dans une bourgade au doux nom de Saint-Georges-des-Groseillers, 3 000 habitants, dans l'Orne. Un père employé SNCF et militant CGT, une mère dactylo, un grand frère, une grande sœur, bienvenue chez le Petit Nicolas. Ou chez Sempé, qu'il adore. Comme lui, c'est un pudique qui éclaire ceux qu'on appelle les petites gens. Pas pour se moquer, «*ça m'embêterait de me moquer tous les soirs*», mais parce qu'«*au fond, on a tous une petite vie, on va tous mourir, non ? Il y a toujours en nous quelque chose d'un peu minable, même chez ceux qui font les prétentieux*».

A Saint-Georges, on s'ennuie un peu, surtout quand on est envoyé au collège chez les curés, expérience compensée par l'écoute intensive de Brassens. Le petit Morel, timide mais potache, veut être comédien. Après une fac de lettres à Caen et l'école de théâtre de la rue Blanche, à Paris, il frappe à la porte de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. Plus de dix ans de collaboration foutraque.

François Morel devient monsieur Morel de la fromagerie Morel. Pulls orange et robes à fleurs, les sales gosses Deschiens imposent la France d'en bas sur Canal.

Le chat, le chien. Le chat, c'est celui du rabbin, bien plus

malin que Rantanplan. Morel en a été la voix dans l'adaptation ciné de la bande dessinée de Joann Sfar. Le chien, celui des Deschiens, dont l'ombre lui colle encore aux basques. «*Pendant longtemps, on m'a pris pour un garçon rural qui fait des fautes de français.*» Alors qu'il a joué Molière et qu'il prépare un spectacle sur Paul Léautaud. Dans la vraie vie, il n'a plus ni chat ni chien. Il habite avec sa femme, artiste, une maison du Val-d'Oise. Il y écrit, chante, lit: Modiano, Jules Renard, mais aussi Foenkinos. «*Il se fout complètement de la célébrité ou de l'argent. Ce n'est pas un poseur, c'est un vrai gars, dit son amie la chanteuse Juliette. Il tient à sa part d'enfance, d'où son humour de gamin crétin. C'est un déconneur, mais il n'impose pas.*»

La taupe. Un lundi matin, sur France Inter, Stéphane Guillon, depuis débarqué, avait aligné le ministre d'alors Eric Besson en «*taupe du Front national*» aux «*yeux de fouine*». Le vendredi suivant, à la même heure, Morel avait joué les pompiers pyromanes avec un plaidoyer pour la réhabilitation de la taupe, de la fouine et du putois, tant qu'on y est. Les morélophiles applaudissent. Moins frontal, moins mordant, plus fantaisiste que Guillon, qu'il admire. Moins politique, quoique tout aussi à gauche. A force d'avoir l'air de ne pas y toucher, quand il frappe, ça frappe fort. Comme quand il s'interroge: «*Pourquoi souriez-vous, Anne Sinclair ?*» Uppercut sur l'arrogance des nantis. Ou quand il observe l'animal *Nicolas Sarkozus* dans son milieu naturel, «*grand mâle dominant, mais de courte taille, qui a du mal à se terrer pendant ses périodes d'hibernation*».

La tortue. Pour son côté diesel. Morel le modeste a toujours su que le succès, si succès il y avait, viendrait tard. «*Ce n'est pas comme si j'avais été joli garçon. Je savais que je n'aurais pas une carrière fulgurante, que je pouvais prendre mon temps. Mes références, c'était plutôt Jean Rochefort ou Michel Serrault.*» Il a longtemps été un discret et prolifique second rôle. Aujourd'hui que *Télérama* et *les Inrocks* lui demandent son avis, ce qui l'étonne encore, il ne joue plus que ce qu'il veut. «*Je ne me vis pas comme une vedette, mais comme un type qui a préparé un spectacle et qui s'autorise à le jouer sur scène.*» La reconnaissance, il en convient d'une litote que n'aurait pas reniée Jules Renard, «*quand même, c'est mieux*». ◆

EN 5 DATES

1959 Naissance à Flers, dans l'Orne. **1989** Débuts chez Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff avec *Lapin chasseur*. **1993** Les Deschiens arrivent sur Canal+. **2009** Premières chroniques sur France Inter. **Février 2015** Reprise de *La fin du monde est pour dimanche*, au **Rond-Point**.